À Nathan, mon ami.
Tu es une très belle personne
et je plains celles et ceux qui ne le voient pas.

Et, l'ayant enfin aperçue,
il faut aussi demander la lune.

Olivier Todd, *L'année du crabe*

Précision de l'auteure

Nathan, le jeune homme qui m'a inspiré cette histoire, est vraiment expert en danse. En me racontant son histoire, il a souvent fait référence à son idole, Michael Jackson. C'est pour cela que j'ai décidé d'évoquer cet artiste, malgré toute la polémique autour de son attitude envers les enfants. Je condamne bien entendu tout comportement pédophile.

PROLOGUE

Je m'appelle Simon, j'ai dix-sept ans et je suis en cinquième secondaire. J'ai une meilleure amie fantastique que j'aime en secret et un meilleur ami qui n'a pas la langue dans sa poche. Au quotidien, je supporte comme je peux un petit frère de deux ans mon cadet.

Très souple, j'adore danser et je bouge très bien, surtout sur les chorégraphies de Michael Jackson, le roi de la pop que j'adore, d'où mon surnom : Simon Jackson.

Ah oui, j'oubliais : je pèse cent soixante-sept kilos.

Pourquoi ai-je l'impression que les regards ont changé ?

CHAPITRE 1

Sur la vitre arrière gauche de la voiture familiale, les gouttes courent un marathon au tracé incertain. Elles foncent, ralentissent, se coupent la trajectoire l'une l'autre. Je me concentre sur leur course aléatoire : elles n'ont pas toutes pris le même départ, écrasées là où l'averse les a abattues. Certaines partent avec un réel avantage, d'autres ne passeront pas la ligne d'arrivée. Elles ignorent où elles vont, ne savent pas si elles veulent y aller.

Je me concentre de toutes mes forces, mais je n'y parviens pas. Sur mes joues, d'autres gouttes, salées celles-là, se sont lancées dans une compétition différente : c'est une véritable évasion lacrymale que je suis incapable de contenir. Trop d'émotion, trop de souvenirs qui défilent... Geôlier dépassé, je ne peux que les forcer à garder le silence, comme ces larmes de pluie qui décorent la vitre : mes parents ne doivent surtout pas savoir que je pleure.

« Dans deux cents mètres, tournez à droite », annonce la voix métallique du système de navigation.

Heureusement, la nuit est tombée. Le plus discrètement possible, j'essuie sur ma manche mes joues. Je ne suis pas triste. Pas heureux non plus, ça, c'est certain. Juste très ému. Demain, ma vie va changer à jamais, en mieux.

Je n'ai pas peur. Pas encore.

Je vais subir une intervention chirurgicale de plus de cinq heures qui va condamner quatre-vingt-dix pour cent de mon estomac. L'opération s'appelle une « *sleeve*[1] », terme qui vient du mot « manche », parce que mon estomac va être transformé en manchon. Il aura juste la largeur nécessaire pour accepter quelques aliments à la fois.

Quatre-vingt-dix pour cent… Actuellement, il a la capacité d'une bouteille d'eau d'un litre et demi. Demain, il aura la contenance d'un pot de yogourt individuel.

Je n'appréhende pas la douleur : mon chirurgien, le docteur Jestin, m'a affirmé que je ne souffrirai pas, car je serai endormi. Il m'a aussi appris que je n'aurai pas de grande cicatrice, puisque l'opération va se pratiquer par laparoscopie. Il va faire quelques incisions d'un centimètre, et une autre de cinq centimètres. De

1 Aussi appelée « gastrectomie pariétale ».

si petits trous sur mon si gros, si gras abdomen, ça ne devrait pas se voir.

« Ce sera le premier jour du reste de ta vie », me répète ma meilleure amie Angèle à propos de cette intervention.

Comme son prénom l'annonce, elle est un ange. De ces êtres rares qui ne s'arrêtent pas à l'allure physique, à la classe sociale ou aux aptitudes sportives pour juger les gens. Les autres sont en général bien moins tolérants à mon égard.

– On arrive, annonce mon père. Je vais chercher une place de stationnement. Tu peux descendre tout de suite, Simon, on viendra te rejoindre.

J'attrape ma valise dans le coffre. Elle n'est pas bien lourde : elle contient mon ordinateur portable, mes chargeurs, mon nécessaire de toilette, quelques caleçons et t-shirts. Juste au cas où je n'arriverais pas à fermer la blouse que l'hôpital me fournira…

La dame qui m'accueille me détaille de la tête aux pieds avec un jugement qu'elle ne cherche pas à dissimuler.

J'ai beau en avoir l'habitude, ça m'atteint toujours trop.

✪ ✪ ✪

Printemps dernier, boutique de sport, rayon « Camping ». Ma mère et moi comparons les sacs de couchage : épaisseur, matière et… dimensions. Une vendeuse s'approche :

– Excusez-moi, madame. Vous cherchez un sac de couchage pour votre fils ?

– Oui, lui confirme ma mère.

Sourire gêné, doigt pointé vers la gauche, voix mielleuse :

– Vous devriez plutôt regarder par là. Ce sont ceux qu'on peut joindre deux à deux pour les couples, il sera plus à l'aise.

Elle se tait un instant, puis reprend :

– Parce que sinon…

Sinon quoi ? *ai-je eu envie de la questionner. Mais je connaissais trop bien la réponse, comme je connaissais ce mépris dégoûté dans son regard. Et, de toute façon, elle était déjà rendue aux caisses, où elle gloussait avec ses collègues.*

✪ ✪ ✪

Heureusement, l'infirmière qui m'accueille au premier étage est beaucoup plus agréable. Elle m'invite à entrer dans une chambre avec deux lits. Sur celui près de la fenêtre, une petite valise m'annonce que la place est prise. Ce n'est pas très grave, je ne viens pas pour admirer la vue. Je me rends à l'autre, dépose mon téléphone sur la table de nuit et mon sac sur les draps blancs. Devant moi, sur le mur, un écran de télévision

sommeille. Je préfère me réfugier dans la musique si la nuit est trop longue.

– Je vais prendre ta tension artérielle, m'annonce l'infirmière en souriant.

Examen anodin, d'autant plus que le brassard du tensiomètre est suffisamment large pour mon bras… J'en ai connu de bien plus pénibles, comme la fibroscopie sous anesthésie locale pour le bilan préopératoire. On m'a enfoncé un tube dans la gorge, direction l'estomac. J'ai cru que j'allais étouffer. Diagnostic après ces cinq minutes abominables : hernie hiatale, brûlures de l'œsophage et petit ulcère.

Preuves qu'il est vraiment temps que je me fasse opérer.

À ce constat déjà lourd s'ajoute un cœur qui accumule les petits mouvements de grève : je souffre d'apnée du sommeil. Mes genoux, eux, tiennent le coup pour l'instant, mais pour combien de temps encore ? Oui, tout cela parce que je suis en surpoids. « Obésité morbide », comme disent les médecins. (C'est assez percutant comme terme, vous ne trouvez pas ?)

– Tout va bien, Simon, ta tension est bonne, conclut l'infirmière. Je te laisse t'installer. Ce soir, ce sera un repas léger. Et on ne mange et on ne boit plus rien à partir de minuit.

J'ai apprécié ce « on », pure figure de rhétorique qui me montre quand même que je ne suis pas seul à bord de cette galère.

Mes parents me rejoignent. Ma mère affiche un grand sourire de façade, mon père n'y parvient pas. Il est contre cette opération, ce « charcutage » comme il l'appelle. Selon lui, pour perdre du poids, on doit seulement manger moins et bouger plus. Aussi simple que ça. Ma mère fait le tour du propriétaire, vérifie la propreté de la salle de bain, me demande si je souhaite avoir un oreiller de plus.

Un jeune homme, obèse comme moi, entre dans la chambre. Il s'assoit sur le lit près de la fenêtre.

– Bonsoir, moi, c'est Stéphane.

– Simon.

– Tu es là aussi pour une *sleeve* ?

– Oui, lui répond ma mère.

Puis elle se tourne vers moi :

– C'est bien que tu ne sois pas seul ! se réjouit-elle.

Voilà le signal qu'attendait mon père :

– On te laisse, Simon, tu es en bonne compagnie.

– C'est ça, sauvez-vous… Ce ne sera pas la première fois !

Je suis injuste, je le sais.

– Ça va aller ? s'inquiète de nouveau ma mère.

Ces deux dernières semaines, elle a dû me poser la question au moins mille fois. J'exagère, c'est vrai… j'exagère toujours quand il est question de chiffres et de quantités. C'est d'ailleurs pour ça que je suis ici, ce soir. Ma mère me serre dans ses bras et m'embrasse. Malgré mon imposante corpulence et son petit gabarit, elle sait encore m'enserrer, je ne la remercierai jamais assez pour ça. Mon père se contente d'une main posée sur mon épaule. Il est un peu ému, je le perçois. Malgré lui, malgré moi.

– Tout va très bien se passer ! dis-je sur un ton qui se veut convaincant.

C'est moi qui les rassure alors qu'ils me jettent un dernier regard depuis le couloir. Oui, tout va très bien se passer. Je le sais, parce que ça ne peut pas être pire.

✪ ✪ ✪

« Ça ne peut pas être pire », voilà les mots que j'ai prononcés devant la psychologue de l'hôpital, madame Chenet, lors d'une rencontre avant qu'elle ne donne son feu vert à mon opération.

Eh oui, ne passe pas sous le bistouri n'importe quel gros ! Il faut se montrer apte au charcutage ! Pour une fois, j'ai réussi les tests physiques haut la main. Il

suffisait que mon IMC[2] dépasse trente-cinq ; il a atteint cinquante et un. Ajoutez à cela mes problèmes de santé ; je suis reparti avec la mention « parfait candidat ».

Côté psychologique, c'était plus compliqué. Pour pouvoir profiter de l'intervention, je devais montrer non seulement que ce surpoids était une véritable source de souffrance (que celui qui en doute passe une journée dans mon corps, il en sera bien vite convaincu), mais également que je ne souffrais pas d'un trouble alimentaire.

Si j'avais été boulimique, j'aurais continué de vouloir me gaver après l'opération. À l'inverse, madame Chenet devait aussi évaluer les risques que je devienne anorexique.

Bref… Je me suis préparé pour cet entretien avec la psy plus que pour n'importe quel examen scolaire. J'étais même prêt à lui raconter pourquoi j'avais grossi. Mais madame Chenet ne me l'a pas demandé. Nous avons évoqué mes motivations, mes espoirs, mes craintes…

Et si je mourais au bloc ?

Et si ça ne marchait pas ?

Et si ?…

2 Indice de masse corporelle.

– On dirait que tu as beaucoup pensé à tout ça, a-t-elle conclu d'une voix douce.

– Vous savez, ça fait des années que la vie m'oblige à penser à mon surpoids chaque jour. Qu'elle me le rappelle comme si elle me giflait dans tous mes déplacements, par les regards des autres, par les silences gênés de mes parents ou de mes amis. Aujourd'hui, j'ai envie de lui répondre, à la vie, de lui hurler d'aller se faire foutre.

Madame Chenet a inscrit dans son compte rendu qu'un deuxième rendez-vous n'était pas nécessaire : j'étais apte. Elle m'a juste donné des devoirs à faire après mon opération. Chaque fois que j'aurai envie de manger, je devrai noter dans un cahier ce qui motive cette envie : est-ce la faim, réellement, ou plus une émotion, comme la frustration, la peur ou l'ennui ?

Je me suis engagé à remplir ce cahier : ce sera vite fait, je suis convaincu que je n'aurai plus jamais faim de toute façon ! Quant aux émotions, si je maigris enfin, elles ne pourront qu'être positives.

J'avais encore beaucoup à apprendre…

CHAPITRE 2

Je n'ai pas toujours été gros. Avant, j'ai été un chouchou.

« Simon est un chouchou ! » m'agaçaient mes camarades quand j'arrivais en classe avec un gâteau préparé par ma mère ou une feuille d'érable séchée pour Marie-Soleil, ma jolie, si jolie, institutrice. Je n'avais que huit ans, mais j'étais déjà très amoureux. Je ne lui ai jamais clairement déclaré ma flamme, j'étais trop timide pour ça, mais j'ai fait mon possible pour qu'elle le comprenne. À défaut d'être son mari (j'étais quand même conscient que c'était impossible à mon âge !), je pouvais être le plus gentil des élèves, le plus sage, le plus dévoué. Pas le plus doué, non : c'est cette peste de Julie qui obtenait toujours les meilleurs résultats. Quand j'y pense, neuf ans plus tard, ça m'énerve encore. Idiot, non ?

J'écrivais des poèmes à Marie-Soleil, où ses beaux cheveux couleur miel rimaient avec son prénom

solaire. Je n'étais pas bon poète, mais elle s'est toujours gardée de me le dire.

« C'est bien, Simon, continue à écrire, c'est comme ça qu'on apprend ! » m'encourageait-elle.

« Simon est un chouchou ! » répétaient les autres.

Et puis, un matin, Marie-Soleil n'est pas venue à l'école, et le directeur nous a annoncé qu'il s'était passé quelque chose de très triste. Nous étions déjà tous au courant, car la nouvelle s'était répandue dans la cour comme une traînée de poudre, mais je n'avais pas voulu la croire.

Parce que cette rumeur disait que la voiture de Marie-Soleil avait quitté la chaussée pour embrasser un arbre, et que mon institutrice était décédée de ce baiser mortel.

J'ai pleuré, pleuré, pleuré… Nous avons tous pleuré, d'ailleurs, tant ses élèves que ses collègues. Ce jour-là, lors de l'enterrement, puis régulièrement au cours des semaines qui ont suivi, quand le panier de basket de la cour, une affiche dans le couloir, son écriture sur les tableaux de conjugaison nous la rappelaient. Elle a été remplacée par une jeune femme qui n'était ni aussi jolie ni aussi gentille, qui a eu l'intelligence – je l'ai compris bien plus tard ! – de ne pas chercher à égaler Marie-Soleil. Les larmes se sont faites plus rares, son prénom a été moins prononcé. Personne n'oubliait, mais tout le monde voulait avancer. Sauf moi.

J'ai cessé de faire des efforts en classe, j'ai cessé de jouer, j'ai cessé de vivre. Mon chagrin me paraissait insurmontable. Mes camarades ont dit que c'était normal que ce soit plus dur pour moi, parce que j'étais le chouchou. La psychologue scolaire l'a même expliqué à mes parents : il faudrait du temps, c'était une expérience traumatisante, mais j'allais m'en sortir. C'était un drame, mais ce n'était pas non plus comme si j'avais perdu ma maman. Après tout, Marie-Soleil m'avait enseigné seulement sept semaines.

Sept semaines et trois jours précisément : je le sais, je les avais comptés.

Je n'avais pas eu le temps de lui dire que je voulais l'épouser, que j'avais tout prévu, que je deviendrais enseignant pour qu'on puisse travailler dans la même école.

Mes parents ont été très patients. Très consolants. Le Noël qui a suivi l'accident, j'ai eu un énorme cadeau. Mais j'ai pleuré pendant tout le repas. Alors ma grand-mère s'est énervée :

– Ça ne peut plus durer comme ça ! Cette enseignante, c'est terrible, ce qui lui est arrivé, mais il faut que Simon s'en remette.

– Peut-être que vous devriez le changer d'école, a suggéré mon oncle. Comme ça, il penserait moins à ce drame.

Nooooooon ! Je ne voulais surtout pas quitter cette classe où j'avais rencontré l'amour de ma vie. J'ai hurlé que je ne pouvais pas être séparé de mes amis, j'ai promis que j'allais me ressaisir, que j'allais arrêter de pleurer.

J'ai tenu parole. À la place, j'ai mangé.

J'ai étouffé ma peine dans le chocolat, les frites, les brioches, les bonbons, les frites (encore), la part de gâteau de mon petit frère, la crème glacée... Je n'ai plus jamais pleuré Marie-Soleil. Mais j'ai pris douze kilos en un an.

– C'est inquiétant, a estimé le médecin lors de mon rendez-vous annuel.

Jusque-là, mes parents avaient trouvé ma prise de poids disgracieuse, mon appétit immodéré, mais tout leur semblait préférable aux larmes.

« Inquiétant », ça les a… inquiétés.

Je me souviens que moi aussi, j'ai eu peur. Pas parce que le médecin avait été alarmiste, non. Parce que quelque chose avait changé dans le regard de mes parents. À leurs yeux, je n'étais plus un enfant « normal ». Et, comme c'était à cause de ce que j'avalais, c'était à cause de moi.

Ils m'ont demandé pourquoi je mangeais, je n'ai pas su quoi répondre. Je n'avais pas oublié Marie-Soleil, mais je n'avais pas non plus fait le rapprochement entre sa mort et mon entrée dans

l'obésité. Il me faudrait bien des séances de psy pour le comprendre...

C'est étonnant, n'est-ce pas ? « Il a vécu un drame, d'accord, mais de là à se noyer dans la bouffe comme ça ! » pensent la plupart des gens. Eh oui ! Désolé de les décevoir. Non, en fait, même pas désolé. J'ai aimé et souffert à huit ans, ce n'était « que » mon institutrice, mais cela a suffi à me faire grossir. Après, bien entendu, je me suis trouvé beaucoup de bonnes raisons pour continuer à manger. Et, quand je n'en avais pas, ça ne me coupait pas pour autant l'appétit.

CHAPITRE 3

Mon voisin de lit et moi discutons depuis plus d'une heure, partageant nos déceptions et nos espoirs. Âgé de quatre ans de plus que moi, Stéphane affiche cent soixante-douze kilos au compteur ; je me suis donc trouvé un vrai frère d'armes ! Son humour m'a ragaillardi. Il conclut sur un prometteur :

– Allez, Simon, faut que je dorme. Parce que, demain, j'ai un emploi du temps bien rempli. Si je ronfle, t'as le droit de me frapper.

Le ronflement fait partie des effets secondaires de l'obésité, alors, dix minutes plus tard, un sifflement nasal insupportable envahit la chambre. Je mets mes écouteurs, et Michael Jackson à fond. Ça peut paraître un choix musical étrange pour trouver le sommeil, mais, en général, Bambi[3] me berce vite. Cette fois-ci,

3 Surnom donné à Michael Jackson.

il échoue. Je me tourne et me retourne dans les draps froissés. Des idées noires m'envahissent : je vais succomber pendant l'opération ou alors je vais dépérir après, mourir de faim et de fatigue, baleine avec un estomac de sardine. Je ne perdrai peut-être même pas de poids, qui sait. Un échec de plus, après tous mes régimes...

Ce qui, il y a quelques heures encore, me semblait être la solution miracle m'apparaît tout à coup comme une décision irresponsable.

Et si je ne revoyais jamais mes parents, mon petit frère, mes amis ? Je dresse mentalement la liste de toutes les phrases que je regrette d'avoir prononcées, de toutes les gentillesses que je n'ai pas formulées… Je suis très tenté d'appeler Angèle, mais je n'ose pas. J'ai trop peur de lui confier, au cœur de ma dernière nuit sur terre, j'en suis convaincu, à quel point je l'aime, depuis le premier jour, à quel point j'ai envie d'elle.

Oui, même quand on ne peut plus voir son propre sexe caché par un ventre énorme, on a des désirs sexuels…

Je finis par aller sur Facebook pour voir s'il y a d'autres insomniaques dans notre groupe privé appelé « Gros sur le cœur ». Je sais : un gars de dix-sept ans qui cherche à chasser sa solitude grâce à Facebook, ce n'est pas très cool. Je m'en fous : quand on est obèse, on n'est PAS cool de toute façon.

Manon n'est pas en ligne. Dommage, c'est une amie que j'apprécie beaucoup. Nous nous sommes rencontrés il y a quelques années, en France, dans un établissement où les jeunes en surpoids venaient étudier et maigrir. Un an pour changer de vie… J'y ai cru, cette fois encore. Aller vivre de l'autre côté de l'Atlantique à onze ans, loin de mes parents, a été très difficile pour moi. Mais de telles institutions n'existent pas au Québec. Je me sentais terriblement coupable, aussi, car cette « parenthèse » coûtait une fortune à mes parents. Alors je me suis accroché, je me suis remis au sport, j'ai même appris à cuisiner et j'ai maigri. J'ai rencontré des amis formidables, dont Manon.

De retour à la maison, je me croyais « guéri », alors j'ai baissé la garde : les bonnes habitudes sont parties, les kilos sont revenus. Certains amis français sont restés. Manon aussi a regrossi. Mais moins que moi. Je lui répète souvent qu'elle triche, qu'elle n'est pas une « vraie obèse », puisqu'elle n'a que vingt kilos à perdre. Mais ça ne la préserve ni de la souffrance ni de la moquerie des autres, surtout celle de son frère, qu'elle a rebaptisé « le Crétin » dans ses récents messages. C'est elle qui m'a parlé de ce groupe Facebook trop silencieux à mon goût, ce soir.

Pour m'occuper, je m'empare d'un crayon et du cahier que j'ai acheté à la demande de madame Chenet. Je ne vais pas l'inaugurer avec une envie de manger, mais une envie de… vie.

Quand je ne serai plus obèse :

- Mes cuisses ne frotteront plus l'une contre l'autre quand il fera chaud et que je porterai un short. Conséquence : ma peau ne s'irritera plus au point où la chair se retrouvera à vif.
- Je verrai mon sexe quand j'urinerai. Je n'aurai plus à viser au hasard.
- Je pourrai monter un escalier sans être essoufflé.
- Je nouerai mes lacets sans me contorsionner pour que mes mains puissent atteindre mes pieds.
- Mes chemises ne seront plus trempées de transpiration, à peine enfilées.
- Je pourrai mettre de beaux boxers et jeter les énormes sous-vêtements blancs que ma mère commande sur Internet.
- Je pourrai m'asseoir dans le bus sans avoir peur d'écraser mon voisin.
- Je prendrai des bains, parce qu'enfin je rentrerai dans la baignoire.
- Je referai du vélo, peut-être même de la moto.

✪ ✪ ✪